

PRIX DU MEILLEUR
DOCUMENTAIRE
TORONTO
POMEGRANATE FILM FESTIVAL

MENTION SPECIALE DU JURY
LOS ANGELES
FILM & SCRIPT FESTIVAL

PRIX SPECIAL DU JURY
YEREVAN
REANIMANIA INTERNATIONAL
FILM FESTIVAL

SUR LES TRACES DU GÉNOCIDE ARMÉNIEN

LE FILS DU MARCHAND D'OLIVES

UN FILM DE MATHIEU ZEITINDJIOGLOU

AVEC LA PARTICIPATION DE JEAN-CLAUDE DREYFUS

Une coproduction ZFILMS, KODE AGENCY et HERODIADE FILMS. Distribué par Zélig films distribution

SELECTION OFFICIELLE
DOC MIAMI
INTERNATIONAL FILM FESTIVAL

SELECTION OFFICIELLE
GOLDEN APRICOT
INTERNATIONAL FILM FESTIVAL
OF YEREVAN

SELECTION OFFICIELLE
EVREUX
FESTIVAL DU FILM
D'EDUCATION

ZELIG
films
distribution

Site officiel du film www.lefilsdumarchand.com

Zfilms, Hérodiade Films et Kode Agency présentent

LE FILS DU MARCHAND D'OLIVES

UN FILM DE MATHIEU ZEITINDJIOGLOU

Avec **Anna Zeitindjioglou**
Et la participation de **Jean-Claude Dreyfus**

SORTIE LE 11 AVRIL 2012

Durée 1h17

Dossier de presse et photos téléchargeables sur
www.lefilsdumarchand.com

Relations presse
Zeina Toutounji-Gauvard
36 rue Raymond Fassin
92240 Malakoff
Tél : +33 (0) 6 22 30 12 96
zeinatg@yahoo.fr

Programmation
Christian Fraigneux
06 82 94 33 55
christian.fraigneux@yahoo.fr

Distribution
Zelig Films
33 av Philippe Auguste
75011 Paris
Tél : 01 53 20 99 68
Fax : 01 53 20 98 44
contact@zeligfilms.fr
www.zeligfilms.fr



ZELIG
films
distribution



ZZ ZFILMS

SYNOPSIS

Pour leur voyage de noce, Mathieu et Anna sont partis en Turquie. Caméra au poing, pour enquêter sur Garabed, le grand père arménien de Mathieu, qui a échappé au génocide de 1915. **Un road trip à travers le pays**, marqué par des rencontres, mêlant **animation, film d'investigation et documentaire historique** pour rapporter la vision que se font les Turcs sur la tragédie de 1915.

SELECTION FESTIVAL ET PRIX REÇUS



INTERVIEW DE MATHIEU ET ANNA ZEITINDJIOGLOU

RÉALISATEUR ET ACTRICE DU FILM



Votre grand-père, grâce à la turquification de son nom en 1914, a échappé au génocide arménien perpétré par les Turcs en 1915.

Que connaissiez-vous de son histoire avant votre départ pour la Turquie ?

Sa vie en Turquie était une sorte de grand mystère ! Il a changé d'état civil en 1914 à Keskin. Son nom, Zeitounjian qui signifie "Le fils du marchand d'olives" en arménien, est devenu Zeitinjoglu (en France, le nom a été francisé en Zeitindjioglou). Je ne sais pas si ce changement était volontaire ou

non ! Mais cela lui a permis d'échapper au génocide. Il a débarqué en France en 1920, avec une première vague d'immigration. Ensuite, je connais la vie de mon grand-père ici : il a fait la seconde guerre mondiale, il a été dans un camp de travail allemand dont il s'est enfuit... A Nice, il s'est marié avec une Italienne dont il a eu trois enfants. Puis il a abandonné son foyer, changé de vie en prenant un nom bien français, fondé une autre famille que je n'ai jamais vue ! En fait, je ne l'ai jamais rencontré... J'ai hérité de son nom transformé, une sorte de cicatrice liée au génocide mais sans recevoir l'héritage culturel arménien.

Le film est une vraie revanche, une manière d'affirmer mon identité, construite autour de ce nom, afin d'exorciser cette sorte de malédiction qui a frappé toute ma famille paternelle (abandon, fratricide, folie...).

Comment avez-vous décidé votre voyage en Turquie ?

En fait, j'avais quasiment refoulé mes origines arméniennes et je connaissais très peu de choses sur le génocide, resté tabou dans la plupart des familles, depuis plusieurs générations.



Quand j'ai épousé Anna, c'est elle qui s'est intéressée à mon nom. Elle m'a fait découvrir ce qu'étaient les Arméniens, une civilisation très ancienne, noble. C'est le premier pays qui, en 301, a pris la religion chrétienne comme religion officielle. Il y avait des églises magnifiques partout en Anatolie. C'est un peuple avec un passé culturel intense, fort, riche... avec leur propre alphabet. Elle m'a fait prendre conscience que mes origines arméniennes étaient quelque chose de beau. J'ai aussi découvert le film de Laurence Jourdan "Le génocide arménien", un documentaire très classique, historique. Ayant moi-même travaillé sur pas mal de documentaires, j'avais l'envie de faire un film plus actuel, d'une manière moderne, dynamique et vivante pour le mettre à la portée d'un public large.

Et venant de Pologne, Anna connaissait

la question de génocide puisque dans son pays, Auschwitz est un musée à la commémoration des morts pour que cela ne se reproduise pas. Donc, c'est elle qui a pensé que l'on devrait aller là-bas, pour découvrir mes origines. On est réellement partis avec cette ambition d'en apprendre plus, en essayant de retrouver les traces de mon grand-père.

Vous alliez pour la première fois en Turquie. Quelles ont été vos impressions sur place ?

Ce fut une expérience douloureuse, d'autant plus que la situation était dangereuse car nous passions sous le coup de l'Article 301 qui interdit de critiquer Atatürk et la République, de parler du génocide, même de prononcer ce mot.



Pour moi, c'était partir dans un pays ultranationaliste mais j'en sors grandi sur mon histoire personnelle. Il m'a délivré d'un certain poids. Le film a du sens, c'est une vraie démarche démocratique, puisqu'il peut aider la conscience citoyenne.

Les Turcs que vous rencontrez, ne connaissent pas l'existence du génocide. Pour eux, il s'agit d'un mensonge. Comment la Turquie a-t-elle pu effacer de son Histoire la mort de 1,5 million d'Arméniens sur 2 millions ?

Nous avons découvert que tout était effacé d'une manière magistrale. C'était impossible de trouver des traces administratives du changement de nom de mon grand-père... C'est ce qu'on appelle le négationnisme institutionnalisé, le plus bel exemple dans l'Histoire. Il est mis en place pour justifier le génocide. Contrairement à

l'Allemagne nazie qui a perdu la guerre et qui n'a pas pu se débarrasser des traces ; la Turquie, dans les années 20 et sous la présidence d'Atatürk, a réécrit son Histoire en présentant certains bourreaux turcs comme des héros sauveurs de la nation alors que les Arméniens étaient considérés comme des rebelles à la solde des Russes qui voulaient déstabiliser l'Etat ! Pourtant, les événements de 1915 avaient été jugés comme un massacre ! Dans toutes les villes de l'est de l'Anatolie, dans les musées archéologiques, il n'y a aucune trace des Arméniens qui vivaient là depuis 3 000 ans. On accuse même les Arméniens de génocide sur le peuple turc. C'est aberrant, inadmissible. C'est le pire des négationnismes ! Comment peut-on accepter cela ? Le peuple turc ne connaît pas sa propre histoire...

**Anna, vous êtes d'origine polonaise, pays qui a aussi connu un génocide. Quel est votre ressenti par rapport à ce que vous avez découvert ?
Connaissiez-vous ces événements avant votre rencontre avec Mathieu ?**

Je n'étais pas au courant du génocide arménien avant de rencontrer Mathieu. En Pologne, on reste enfermé sur la « martyrologie » de notre pays. Mais quand il m'en a parlé, j'ai commencé à me documenter, à lire... Ce qui m'a choqué le plus en Turquie, c'était l'effacement total des références à l'arménité, sur tous les sites que nous avons visité. Je pense à Ani, aux nombreuses églises (souvent transformées en mosquées), konaks, citadelles, châteaux... Sur les panneaux d'information, il n'y avait aucune indication sur les origines arméniennes de ces sites.

En 1987, plusieurs pays reconnaissent le génocide... pas la Turquie ! La situation changera-t-elle un jour, presque un siècle après les événements ?

Vingt-deux pays, dont la France, la Pologne, certains en Amérique du Sud ont reconnu le génocide arménien. Les Etats-Unis ne l'ont jamais fait puisque cela leur sert toujours de monnaie d'échange quand ils ont besoin de négocier avec l'état turc. Il ne s'agit pas de reconnaissance mais de faire voter une loi contre le négationnisme concernant le génocide arménien et rwandais.



Mathieu, vous êtes aussi l'auteur de la partie animation du film, qui apparaît sous la forme d'un conte. Pourquoi cette direction artistique et le choix de Jean-Claude Dreyfus pour la voix ?

Mes origines arméniennes restaient pour moi comme quelque chose d'irréel, comme un conte pour enfant. Pour aborder le sujet, j'ai commencé par lire beaucoup de contes anciens. Dans la culture arménienne, peuple de marchands voyageurs, le conte revêt une importance culturelle et initiatique particulière. C'est aussi son universalité qui m'a intéressée car elle permet de s'adresser à tous, grands et petits, sur un sujet difficile à aborder... C'était une façon de rendre honneur à mes origines et à celles de mon grand-père. J'en ai fait une sorte de fable imaginaire, en essayant d'être le plus proche de la vérité. C'était une bonne manière de traiter ce sujet tabou, et, en même temps, de l'alléger. Quant à Jean-Claude Dreyfus, c'est un ami avec qui j'ai travaillé sur plusieurs projets et j'aime la texture de sa voix. Elle correspondait totalement à l'identité du conte, un peu ironique.

Comment s'est déroulée la production de votre documentaire ?

Cela a été difficile du début jusqu'à la fin. Aucun des producteurs avec qui j'ai l'habitude de travailler n'a voulu s'engager dans le projet, même s'il le trouvait intéressant ! Certains ont dit que ce n'était pas leur ligne éditoriale; d'autres, que le sujet n'intéresse personne. L'un m'a dit : "Qui se soucie des Arméniens ?". Hitler a dit la même chose en 1939 ! J'ai, malgré tout, fait le film, en m'endettant, en trouvant des réseaux parallèles de financement, des partenaires comme Hérodiade Films, Kode Agency. J'ai monté un modèle économique totalement indépendant, que je vais certainement reproduire pour le prochain film.

A-t-il été montré dans des festivals ? Quelles ont été les réactions ?

Il a fait treize festivals, dont onze internationaux (Miami, Bruxelles, Toronto, Boston...). Il a reçu deux Mentions d'Honneur à deux festivals différents, à Los Angeles ; un Prix du Jury au festival Réanimania, à Erevan en Arménie. Il a été sélectionné dans des Festivals d'animation, de documentaires, de fiction... ce qui montre la vraie diversité, la richesse et la différence du film. En France, il était au Festival du Film d'éducation à Evreux, en compétition. Il y a un retour magnifique des Arméniens du monde entier qui disent unanimement que c'est une manière tellement

différente de parler de leur drame. C'est un film qui leur fait du bien. Pour moi, c'était important d'avoir cette reconnaissance.



Considérez-vous votre film comme un outil pédagogique qui peut faire évoluer les choses, comme une arme politique pour créer une polémique, ou tout simplement comme un devoir de mémoire ?

C'est un film initiatique, poétique et pédagogique. Il est évident que c'est un film déroutant qui a la vocation de créer la polémique dans la société civile. C'est bien sûr aussi un film sur le devoir de mémoire. Je voulais faire un documentaire qui concerne tout le monde. Le but, puisqu'il essaie de parler au cœur et à l'esprit en même temps, était que chaque spectateur se sente Arménien le temps de la projection.

Quel regard ont aujourd'hui les Arméniens par rapport à cet événement ?

Ils sont tous dans la volonté de la reconnaissance, même s'ils portent en eux une colère et une tristesse, la peine



de ne pas pouvoir enterrer leurs morts dignement. C'est un sujet très douloureux pour les Arméniens qui souhaiteraient qu'on les identifie autrement que par ce génocide. Le fait que la Turquie le reconnaisse permettrait de les libérer. Ils sont dans une attente et une douleur permanente.

Quel a été votre parcours avant ce documentaire et quels sont vos projets ?

Entant que réalisateur, j'ai fait beaucoup de courts et de moyens-métrages très engagés, sur le trafic d'organes ; la misère quotidienne ; la réification, mon thème de prédilection... J'ai monté des documentaires pour ARTE, Canal+. J'ai réalisé des publicités, été directeur artistique... Je fais aussi de la peinture, ce qui m'a amené à l'image animée. « Le Fils du marchand d'olives » est l'aboutissement

d'une démarche artistique totale et sans concession, où se mêlent sens et images. C'est le premier film d'une série de cinq films sur des problématiques universelles, des problèmes de société. Là, je travaille sur la suite...

Pour terminer, je vous laisse commenter la phrase signée Emile-Michel Cioran, qui ouvre votre film : « Une civilisation débute par le mythe et finit par le doute »...

Elle fait notamment référence au but du négationnisme qui est d'instaurer le doute dans l'esprit des gens.

Propos recueillis en Octobre 2011 par Hervé MILLET

QUESTIONS À RAYMOND KEVORKIAN

HISTORIEN

Vous êtes historien, auteur de plusieurs livres sur la question du génocide... Quel regard portez-vous sur le documentaire « Le Fils du marchand d'olives » ?

Lorsqu'on travaille sur les violences de masse, comme celles qui ont touché les Arméniens ottomans, on est d'emblée confronté à l'historiographie officielle turque, qui pratique un déni sans nuance et a construit une histoire nationale alimentant les manuels scolaires et les élèves de la maternelle à l'université. Mais l'on rencontre aussi une génération d'universitaires qui tentent de s'extraire de cet enfermement idéologique et de comprendre en quoi le déni officiel constitue une chape de plomb rendant la démocratisation de la Turquie problématique.

Le film de Mathieu scrute justement la société turque et les problèmes qui se posent à elle du fait de cette mémoire interdite. Il a compris que le discours des autorités, constant depuis plus de quatre-vingt dix ans, s'apparente à de l'autisme. Il s'est par conséquent mis à l'écoute de la société

turque, en particulier des jeunes générations. La quête personnelle de l'auteur, qui cherche à comprendre pourquoi son grand-père a quitté ce pays, se transforme au fil du film en enquête sur les tabous de la Turquie contemporaine. Les échanges avec les jeunes sont particulièrement édifiants à cet égard. L'humour, la créativité de Mathieu, qui s'expriment notamment dans ses extraordinaires dessins, apportent de surcroît une fraîcheur au documentaire.

Pour vous, quels sont les démarches envisageables pour que la Turquie reconnaisse le génocide de 1915

La Turquie officielle n'est manifestement pas aujourd'hui dans une logique visant à assumer son passé, à admettre le génocide commis durant la Première Guerre mondiale. Mais, comme je l'ai déjà souligné, il existe dans ce pays un noyau d'intellectuels qui luttent pour la démocratisation du pays et pour que sa société échappe une fois pour toute aux dogmes kémalistes bloquant toute avancée. C'est avec eux que nous avons le devoir de travailler, en tenant compte de



l'état de l'opinion publique turque comme de celui des descendants des rescapés du génocide. Les historiens et les créateurs portent une lourde responsabilité, celle d'être des passeurs de mémoire, pédagogues en mesure de trouver les formes qui conviennent pour transmettre un message. C'est probablement plus par des actions concrètes et quotidiennes, aussi modestes soient-elles, que nous parviendrons à sensibiliser la société turque au cancer qui la ronge, à savoir le nationalisme virulent, qui empêche l'établissement d'un dialogue politique avec des groupes historiques encore perçus comme des ennemis intérieurs et régulièrement stigmatisés. Nombre d'intellectuels et d'institutions européens ont dorénavant conscience de ce verrou à faire sauter et peuvent, pour les plus courageux et les plus exigeants en matière d'éthique, apporter une contribution intéressante au dialogue qui s'impose.

Quel message aimeriez-vous faire passer à la communauté arménienne ?

Le combat pour la mémoire et le droit mené par les descendants des victimes du génocide est une démarche universelle, un refus de l'acte accompli, qui envoie un message fort : il ne faut jamais renoncer à l'exigence de justice, quel que soit le rapport de force. La démarche arménienne est patiente, bien que douloureuse, et elle se doit aussi d'être sereine, dénuée d'esprit revancharde, mais toujours ferme dans sa position. Elle obligera ainsi les Etats à dépasser leur logique de réalpolitik et à intégrer des positions éthiques. Lorsqu'il s'agit de crimes de génocide, il n'est pas possible de transiger sur les principes au nom d'une logique d'Etat, d'autant que le fléau perdure.

EQUIPE DU FILM

Réalisation, montage : Mathieu Zeitindjioglou

Voix du conteur : Jean-Claude Dreyfus

Producteurs délégués : Mathieu et Anna Zeitindjioglou (Zfilms),
Arnaud Hubert (Kode Agency)

Producteur associé : Georges Fernandez (HÉRODIADE FILMS)

Scénario : Mathieu Zeitindjioglou, Anna Zeitindjioglou et Thomas Rio
D'après une idée originale de Mathieu Zeitindjioglou

Musique originale : Gabriel Annede et Rodolphe Caldironi

Montage et mixage son : Gabriel Annede

Animation fabriquée par Ronan Jupin (à partir des peintures,
dessins et photomontages de Mathieu Zeitindjioglou)

Etalonnage : Yannig Wilmann

Traduction et sous-titrage : Juliette Delacruz

Laboratoire : Kode Agency

Communication : Bella Shakhnazaryan

Création graphique : Hélène Rolland - www.heler.fr

Images d'archives et extraits vidéo recueillis par l'Association Quattrocento

MATHIEU ZEITINDJIOGLOU

Né en banlieue Parisienne, Mathieu Zeitindjioglou peint depuis toujours, mais achève d'abord des études d'économie et de finance - une forme de philosophie moderne pour comprendre le monde - avant de bifurquer vers sa passion de l'image. Il commence par créer sa propre société de production pour coréaliser et produire un documentaire en Mongolie, autour de la difficile sédentarisation des nomades.

Très vite il délaissera la production pour réaliser ses propres films (des courts et moyens-métrages qui lui ont valu plusieurs prix en festival, "L'homme sans faim", "Parlez-nous de l'Amour", "Le Philanthrope", "La ferme"...), mais aussi des publicités, des documentaires, des reportages et des films expérimentaux.

Le montage de ses propres œuvres, mais aussi celles d'autres réalisateurs (dont de nombreux documentaires), deviendra ensuite une troisième corde précieuse à son arc.

Depuis 1998 sa palette technique et artistique s'est ainsi enrichie de ce parcours et l'a amené à développer un univers plutôt complexe, sans concession mais toujours assumé, pour tendre vers un art engagé et porteur de sens.

ANNA ZEITINDJIOGLOU

Est née à Cracovie en Pologne. Les secousses politiques de son pays sous emprise communiste (Etat martial décrété après les grèves de Solidarnosc) obligent sa famille à émigrer au Canada en tant que réfugiés politiques dès sa petite enfance. Elle reviendra peu après à Cracovie où elle obtient son bac, avant de partir étudier à Paris (lettres modernes, littérature comparée, interprétation et marketing).

Se fixant à Paris, elle sera aussi comédienne en parallèle de ses activités universitaires et professionnelles (dans plusieurs pièces et courts et long-métrages), tout en voyageant régulièrement dans toute l'Europe. C'est à l'occasion d'une coupure professionnelle, qu'elle propose à Mathieu d'en profiter pour faire leur voyage de noces retardé, et en Turquie...

